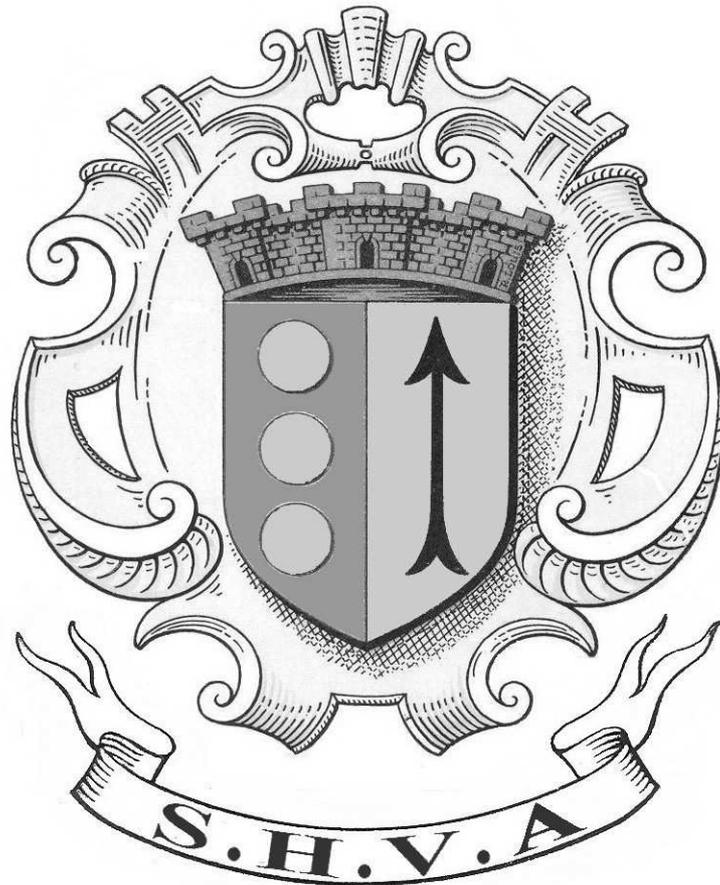


SOCIETE DE L HISTOIRE ET DE LA VIE

N°37

A AUBERVILLIERS

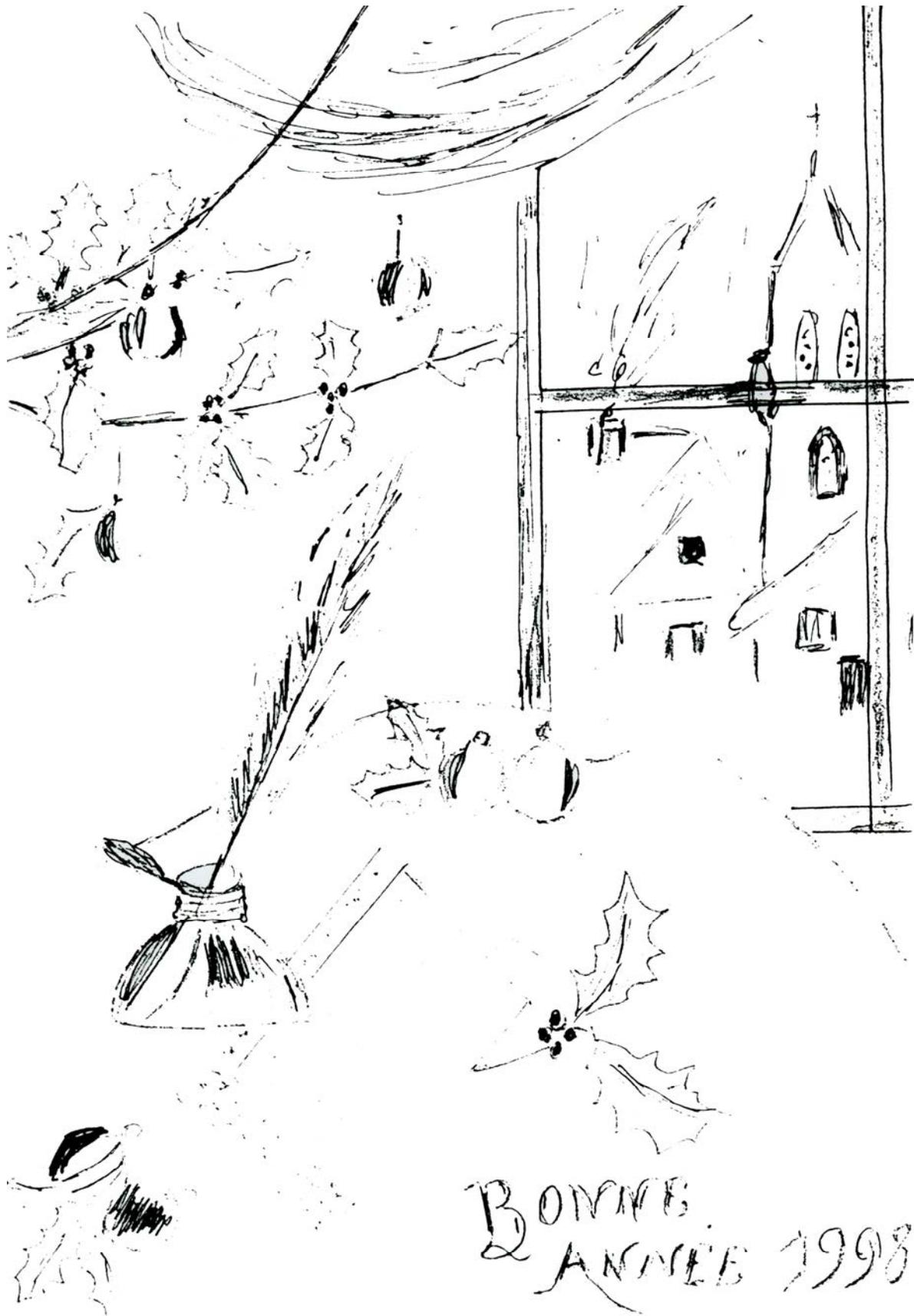
Janvier 1998



A U B E R V I L L I E R S

L e s V e r t u s

À t r a v e r s l e t e m p s



Bonne
Année 1998

ACTIVITES DE LA S.H.V.A.

- ☞ Les 28, 29 et 30 novembre 1997, nous avons participé par la tenue d'un stand à « la Fête du Livre » qui se tenait à l'Espace Rencontre, 10 rue Crève-cœur.
- ☞ Le jeudi 11 décembre 1997, s'est tenue à la Mairie d'Aubervilliers une conférence de Jacques DESSAIN, au cours de laquelle il a évoqué des anecdotes et souvenirs sur les problèmes de ravitaillement à Aubervilliers pendant les années d'occupation et celles qui suivirent. Un débat s'en est suivi.

L'état de santé de notre camarade Raymonde BESSES ne lui a pas permis d'assister à cette réunion où elle avait désiré intervenir, car elle aurait eu beaucoup de choses à nous dire.

Elle nous a adressé une double feuille manuscrite, avec l'essentiel de l'intervention qu'elle comptait faire.

Nous la publierons dans notre prochain numéro.

Le jardin de Pépère

Dans notre numéro 34, Raymonde MESSES nous parlait du « jardin de Pépère », exemple type de jardin ouvrier, tel qu'il en existait beaucoup, et qu'il en existe encore à Aubervilliers.

Dans les numéros 35 et 36, elle exposait les multiples travaux de plantation, d'entretien et de récolte que ces jardins entraînaient, le gros travail, les grandes joies et les petits profits qui en résultaient.

Avec ce numéro 37, nous terminons cette série en énumérant les travaux à effectuer de janvier à avril, le soir après la journée de travail, et le dimanche, puis à partir de 1936 le samedi, devenu jour de congé après le vote de la loi sur les 40 heures.

En janvier :

On souhaite de la neige, c'est le mois où il y a peu de travail ; Pépère nettoyait les rames et les tuteurs, vérifiait les châssis, y préparait la terre, contrôlait les tubercules des dahlias déplantés début novembre, au besoin y mettait un peu de fleur de soufre. Si le temps le permettait, il bêchait en surface et plantait des oignons et de l'échalote.

En février :

Le sol n'est pas encore réchauffé mais on plante F ail et sous châssis on sème la laitue printanière (dorée précoce) des oignons (blancs premiers) (jaune paille des vertus) du chou (milan) et bien sûr, il fallait bêcher et fumer pour préparer la terre aux semilles de mars.

En mars :

On sème les carottes en place et c'est là que j'interviens car on sème en ligne et en cordeau, je suis chargée d'appuyer très fort sur le côté enterré, Pépère, six mètres plus loin après déroulé la corde enterrait l'autre bois, la corde était bien tendue et droite, avec le côté pointu de la serfouette il traçait un sillon très peu profond, le sachet de « demi-longue nantaise » était versé dans une boîte genre bonbons des Vosges au fond de laquelle étaient trois petits trous, en la secouant doucement on ne gaspillait pas les minuscules graines noires, ensuite un léger ratissage.

On répétait trois fois la même opération à 25 cm environ d'écart et je vous assure que 24 mètres de carottes ça nourrit son homme. On devait aussi s'occuper des fraisiers, bien sarcler entre chaque pied. On repiquait (au cordeau aussi) les

plants de laitue du châssis, des plans de poireaux que nous avons gratuitement à Gennevilliers. Il fallait en couper un bon bout de vert et de racine, on enfonce le plantoir, on pose le plant dans le trou, on resserre la terre au plantoir et le tour est joué. Pendant ce temps, à la maison, on faisait démarrer les yeux des pommes de terre.

En avril :

On sème à « la petite volée » un carré de radis (de 18 jours), il ne faut pas oublier de couper les fleurs de la rhubarbe, on repique le reste de plants de salade et, après avoir choisi les plus costauds, les plants de choux. On sème en place le navet (rond des vertus) les petits pois (sénateur demi-rame) les haricots verts à rame (mange-tout) et d'autres nains (fins de Villeneuve) et beaucoup de haricots à écosser (le Michelet). On doit aussi planter les pommes de terre pas très profond mais il faut butter. On doit désépaissir (je disais dépéssir) les carottes, dégourmander les fraisiers et puis voilà la citrouille et le cornichon en terre.

Raymonde BESSES

Les allumettes à Aubervilliers

En 1907, il existe en France six manufactures d'allumettes. Celle d'Aubervilliers, qui a été construite 124 rue du Vivier (aujourd'hui rue Henri Barbusse) et qui fonctionne depuis deux années seulement est un modèle type : matériel et outillage tout à fait nouveaux, éléments de confort et surtout d'hygiène rares pour l'époque.

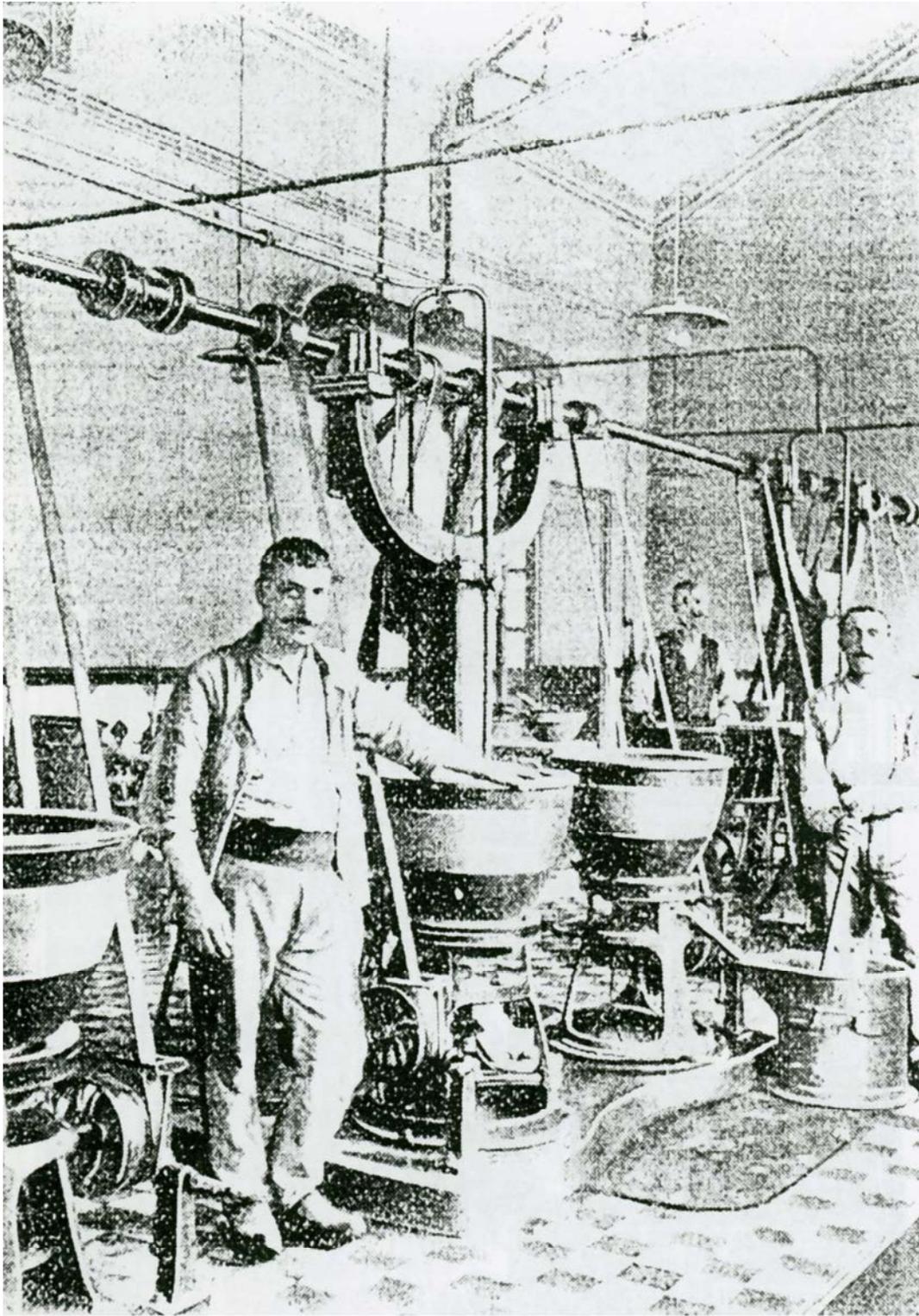
La manufacture d'Aubervilliers occupe une superficie de 12 000 m². A l'extrémité de l'allée centrale se trouve le hall de réception des matières premières servant à la fabrication : bois de sapin ou de peuplier, boîtes de carton fin, produits chimiques... Les ateliers se trouvent dans les bâtiments de gauche et le vestiaire, le réfectoire et les cabines de douches dans ceux de droite (voir illustrations).

Quand ils le désirent et à condition de se faire remplacer par un camarade auquel ils rendront le même service, ouvriers et ouvrières peuvent quitter momentanément leur travail pour venir se laver, se restaurer ou simplement se reposer. Le personnel comprend 75 hommes et 112 femmes. Deux ingénieurs sont chargés d'assurer le bon fonctionnement des appareils mécaniques. Partout régnait une atmosphère de bonne humeur que l'on ne constate pas toujours au sein des fabriques d'antan. En plus du local des douches, l'installation du réfectoire sur le site est très appréciée. L'hiver, une cuisinière munie d'un four est constamment allumée, l'été c'est un fourneau à gaz qui fonctionne. Les ouvrières peuvent venir se désaltérer gratuitement (café, lait). Les ouvriers viennent vers 16 heures faire le « casse-croûte » avec leurs provisions.

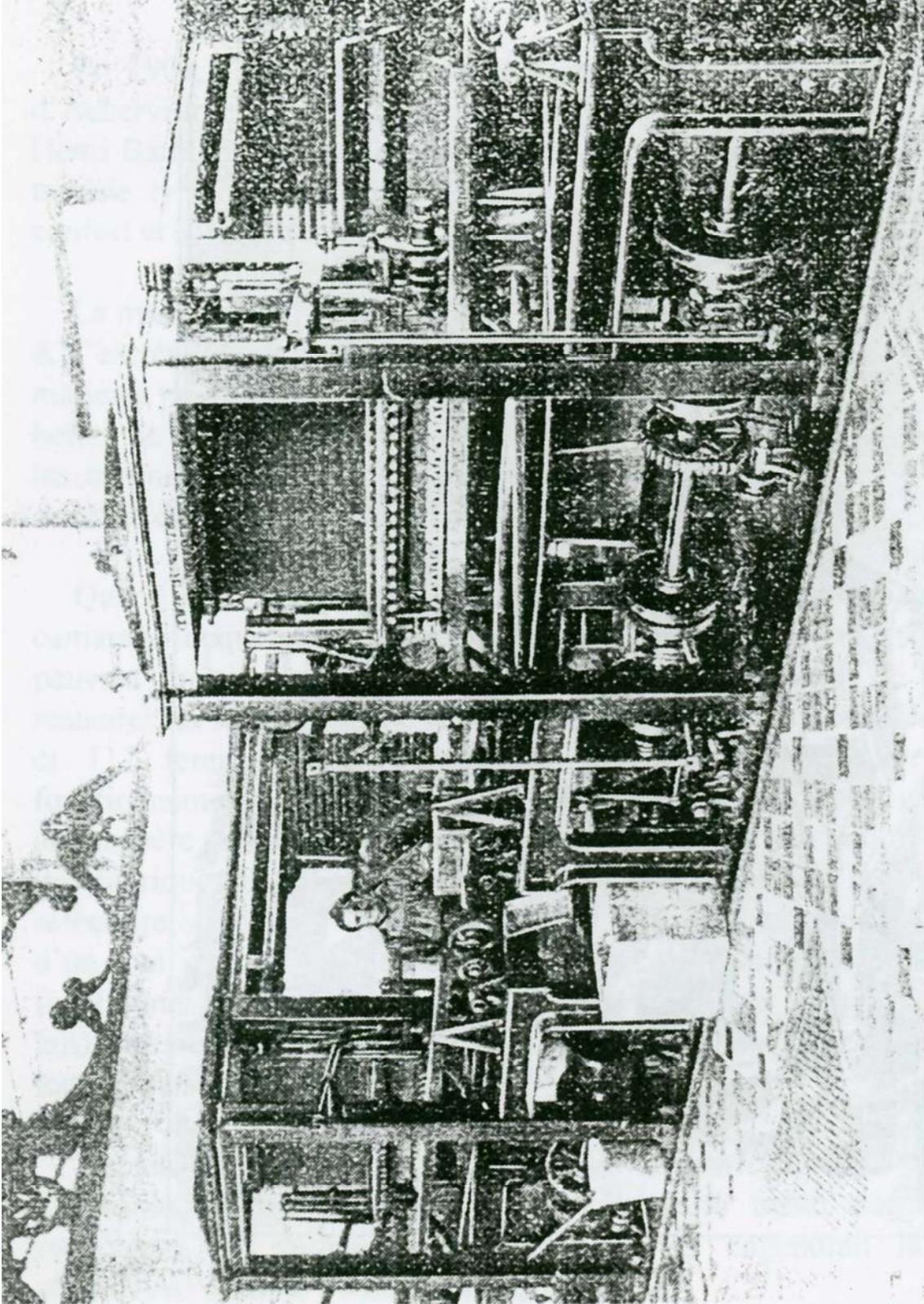
Depuis que l'état a pris à sa charge la fabrication des allumettes chimiques, on ne se sert plus du phosphore blanc dont l'emploi provoquait des intoxications nombreuses et engendrait la nécrose phosphorée appelée « mal chimique ».

A Aubervilliers, la pâte des allumettes ordinaires se compose d'une matière agglutinante : colle forte plus substances inflammables par frottement (sesquisulfure de phosphore, chlorate de potasse et des produits dits de remplissage, tels que du blanc de zinc, de l'ocre rouge et du verre en poudre). Dans des bassines en cuivre munies de broyeurs actionnés par la vapeur, la préparation mélange d'abord l'ocre rouge avec le chlorate de potasse, le verre en poudre et une eau provenant d'une dissolution de colle ; puis second mélange de sesquisulfure de phosphore et de blanc de zinc. Après un malaxage suffisant, on mélange et on broie. On obtient une pâte rougeâtre prête à l'emploi. Certaines formules chimiques de substances fondamentales entrant dans la composition pyrogène sont tenues soigneusement cachées. Ce sont presque des secrets d'Etat. Pour cent kilos, on utilise 14 kg de colle, 30 à 32 kg de matière inflammables,

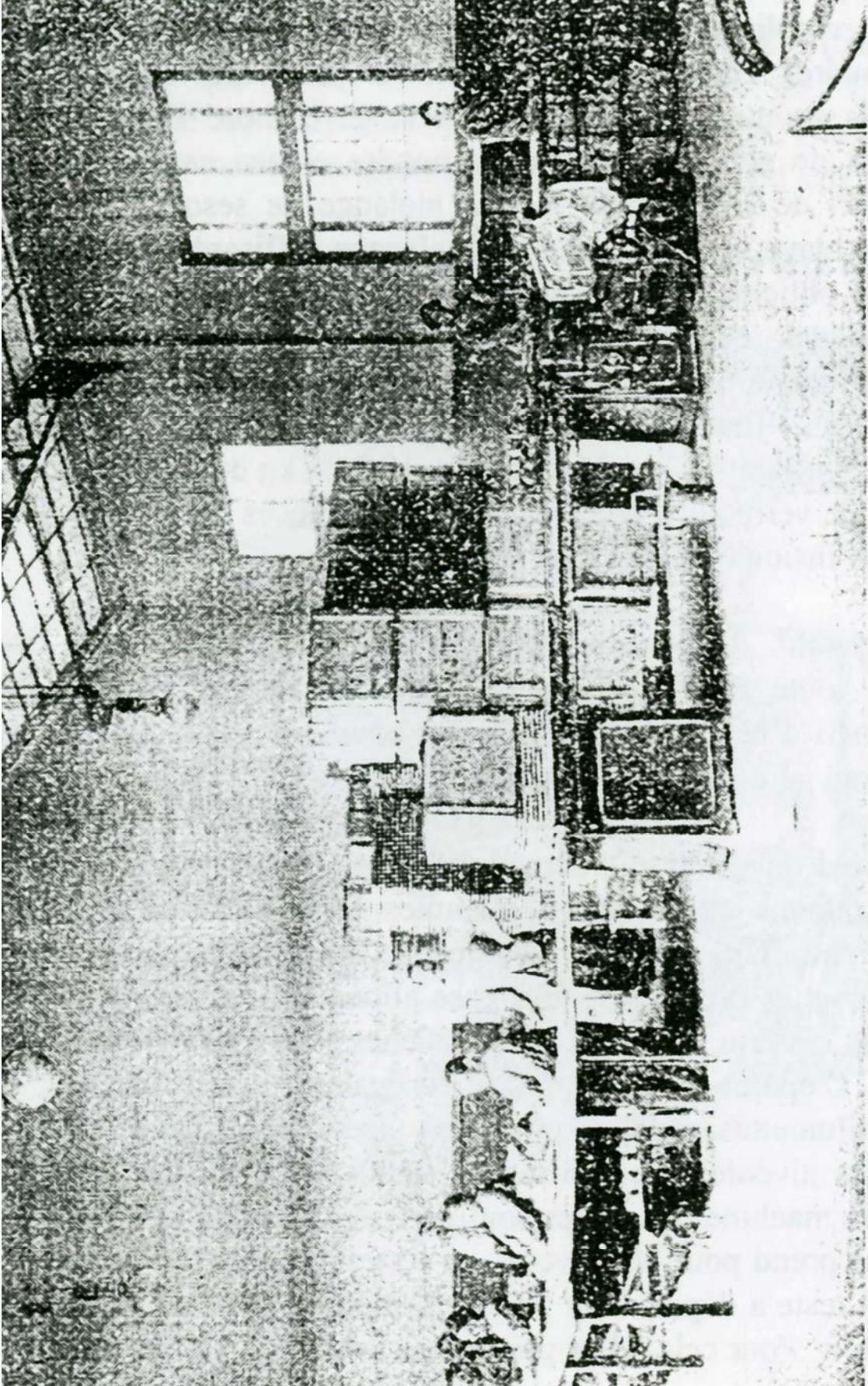
36 kg d'eau, 18 à 20 kg de blanc de zinc, d'ocre rouge et de verre pulvérisé. Toutes ces substances sont jetées dans une cuve pour la fusion et la cuisson (voir illustration du laboratoire).



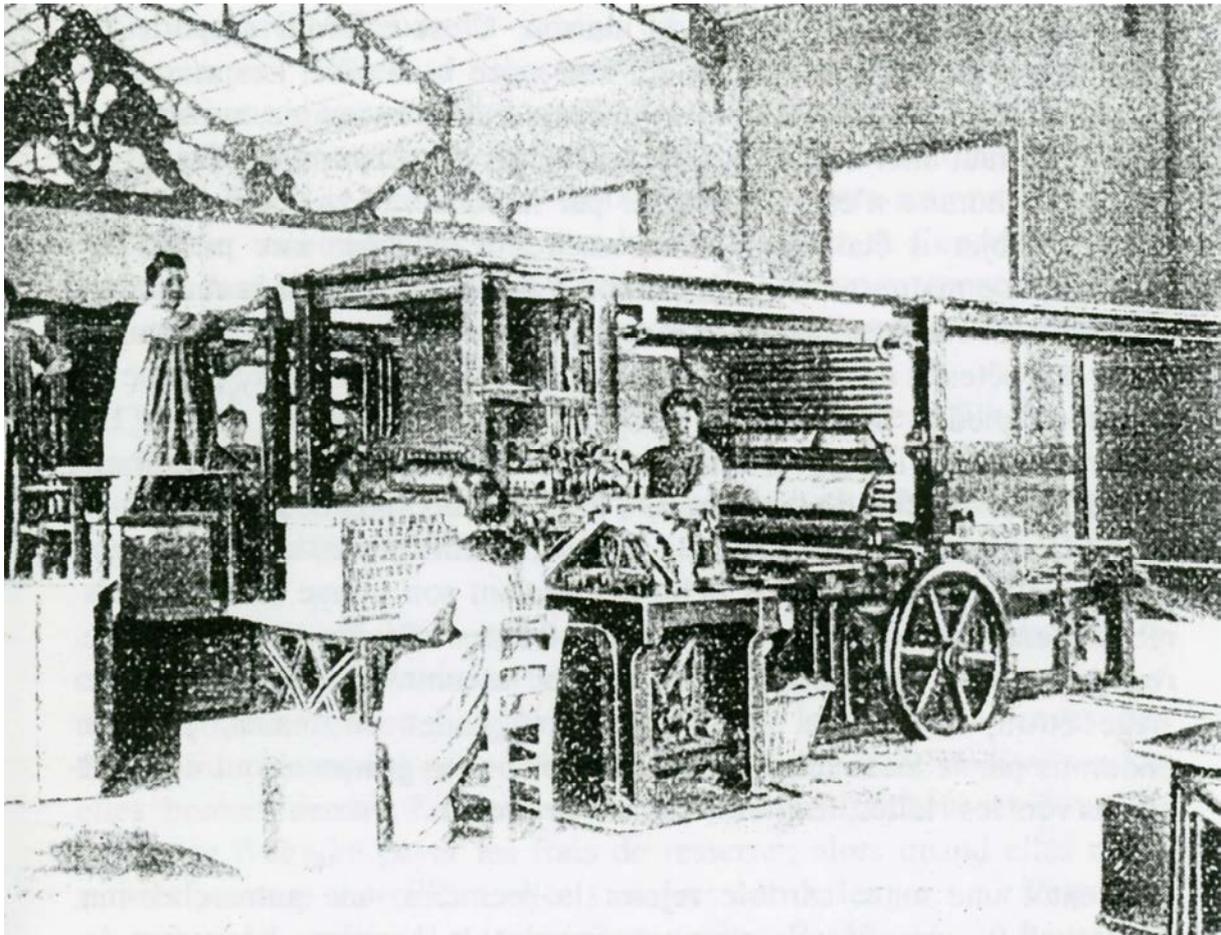
Le laboratoire



La nouvelle machine à fabriquer les allumettes



L'atelier de gratinage



L'emballage mécanique

Les ouvriers ont de l'expérience et une habileté pratique, les ingénieurs ont toute confiance en eux. Les ouvriers alimentent les machines de quart d'heure en quart d'heure pour fournir la quantité de pâte nécessaire au garnissage de 200 000 allumettes.

Une machine d'importation américaine, réalisant un progrès énorme, accomplit seule toutes les opérations suivantes, faites autrefois avec des appareils différents. Une ouvrière chargée de son approvisionnement, dispose les allumettes brutes dans une case allongée. Le mouvement de la machine étant continu, les allumettes blanches sont entraînées dans le bain de soufre. L'opération d'emboîtage est également effectuée par la machine. Les allumettes enduites et sèches viennent se placer d'elles-mêmes dans des alvéoles, puis mises en boîtes (voir illustrations). A l'extrémité de la machine, les boîtes sont poussées dans une glissière où une ouvrière les prend pour les envoyer au fur et à mesure à l'atelier de « gratinage ». Il reste à déposer sur les faces latérales des boîtes l'enduit qui sert de frottoir. Pour cela, elles passent sur un trottoir roulant le long d'une bande caoutchoutée mobile. Là, des ouvrières les saisissent au passage et procèdent à leur mise en paquets (voir illustrations).

En 1907, la manufacture d'Aubervilliers livre à l'Etat 60 millions d'allumettes par jour, soit 20 milliards par an. Cette fabrique approvisionne les deux tiers de la France. De plus, elle eut un rôle de précurseur en matière de politique sociale au sein de l'entreprise.

Françoise GIULIANOTTI

LES HALLES DE PARIS

Dans notre numéro 17 de juin 1991, nous avons publié un extrait de l'étude de Madame POISSON, née à Aubervilliers en 1910, étude qui mêle le fruit de ses études, la tradition orale dont elle a hérité de ses parents et de ses proches et ses souvenirs personnels.

Nous publions ci-dessous un nouvel extrait de son travail.

Aubervilliers, situé si près de Paris, avec ses produits constitue le grenier de la capitale, a un mode de vie un peu spécial. La vente est la préoccupation de la maîtresse de maison. C'est elle qui rapporte la « pochette » c'est-à-dire l'argent qui fera vivre la famille. Les prix sont ceux de l'offre et de la demande. Plusieurs fois par semaine, suivant les récoltes, il faut aller aux Halles. Réveillés dès deux heures du matin (en principe) l'horaire n'est pas régulier par la sonnerie du réveil (sans ce précieux objet il était parfois nécessaire de coucher aux pieds des chevaux). Le maître se lève, descend à l'écurie, lanterne à la main, les chevaux sont couchés, une buée gaze la flamme de la lanterne, la chaude odeur des bêtes et de la litière souillée alourdit l'air. Le maître pousse le cheval du pied et le même cri sert pour la bête et pour le garçon. Le patron verse dans l'auge l'avoine du cheval tandis que le commis (qui est peut-être un des fils de la maison) s'habille. Puis tous deux attellent et quand la voiture chargée depuis la veille sort dans la rue, la patronne est prête, chaudement vêtue, un fichu dissimulant son visage, des mitaines réchauffent ses mains, les nuits sont froides. Tandis que le maître regagne son lit, tous deux, la patronne et le commis s'installent sur le siège étroit, couverture sur les genoux, guides en mains, presque endormis par le brinqueballement de la charrette grinçante qui descend au pas vers les Halles, le cheval connaît le chemin.

Bientôt une autre carriole rejoint la première, une autre chemine devant elles, une file de voitures franchit la barrière, traversant la Villette, le faubourg Saint Laurent, franchit le pont et la porte Saint Martin, suit la grande rue Saint Martin, prend à droite, la rue de la Bassonnière, puis celle de la Fromagerie et s'arrête aux « Halles du Roy », c'est-à-dire au carreau des Halles situé face à l'église Saint Eustache (le meilleur emplacement de vente) ou dans une des rues avoisinantes car pour les légumes la place n'est pas marquée, c'est pourquoi il convient d'y arriver le plus tôt possible.

A certaines époques de l'année, les Halles débordent de marchandises, alors ne les voit-on pas partir, la veille au soir, vers 22 heures, perchés sur leur voiture de choux ou autres, mangeant sur le pouce pour gagner du temps.



(Don de Madame Suzanne Poisson)

Départ pour les Halles

De nombreuses voitures venant de Paris font la queue, en file ininterrompue, Boulevard Sébastopol. Elles attendent leur tour de mise en place pour la vente qui ne commencera qu'à 4 heures l'été, 5 heures l'hiver. C'est alors que se présente leur clientèle, fruitiers, épiciers, restaurateurs, plus tardivement marchands de quatre-saisons. L'attente est longue, monotone, les chevaux baissent le nez et s'endorment, les femmes dans un café ont un coin de repos, les hommes somnolent sur le siège ou dans un renforcement de porte afin de décharger le cheval.

Quand la voiture de tête pénètre sur le carreau, toute la file de voiture avance de deux tours de roues, le cheval connaît la manœuvre et la morne attente continue. Les heures passent, le petit jour blanchit le toit des maisons, le froid s'élève et pique.

Il arrive soit qu'elles n'ont pu approcher ou qu'à peine installées, la cloche annonce la clôture de la vente, alors leur propriétaire, après une nuit d'attente, se voit obligée de laisser « à la resserre » - caves des Halles - ce chargement pour le lendemain, mais les marchandises seront-elles bonnes demain ? Elles auront perdu leur fraîcheur et pour les conserver il faudra payer les frais de resserre ; alors quand elles ne se sentent pas trop surveillées, elles s'empressent de les jeter

sur le trottoir pour s'en débarrasser. La journée est perdue. Parfois 16, 20 heures de travail et la suppression d'un sommeil réparateur, mais... c'est la liberté...

Démunie de sa marchandise, mon ancêtre reviendra à pied, ou en carriole par la complaisance d'un client ou autre se situant sur le chemin du retour. De toute façon, il y aura un parcours pédestre plus ou moins long. Car la voiture porteuse aussitôt déchargée refera le chemin inverse à moins que notre homme ait à faire, dans un des quartiers de Paris, qui lui aura été attribué soit par corvée, soit par tirage au sort, soit par adjudication - c'est selon l'époque, les clauses et conditions varièrent - la ramassage des ordures dites « les boues » aidé d'un pelleteur et d'un ou d'une balayeuse. Ces ordures, mêlées au fumier de cheval constitua un des meilleurs engrais, ce qui, cependant obligeait, en plaine, en plus du ramassage des cailloux à celui des tessons. Quelques blessures amèneront le tétanos.

Un petit métier disparu

En 1890 (vous devez qu'il ne s'agit pas d'un souvenir personnel) la mère François gagnait 4 sous par heure à l'usine lorsque le nouveau patron (un jeune cadre dynamique) lui reproche la mauvaise qualité de son travail, voulant lui diminuer son salaire. Bien qu'elle fut borgne, elle avait son « honneur », elle le traita de « petit monsieur qui n'y connaissait rien au boulot » et partit en claquant la porte en continuant de vociférer.

Elle savait bien qu'il était inutile de revenir le lendemain mais pensa qu'elle saurait toujours gagner sa croûte. Elle décide de devenir « artisan », de faire un métier où elle serait libre.

Deux jours plus tard, tôt le matin, elle quitta la caserne (c'est ainsi qu'elle appelait les quatre ou cinq H.L.M. de l'époque -120 logements sur 3 étages, une « fontaine » et un « cabinet » par couloir, en attendant son tour on faisait la causette). Ainsi notre mère François part, portant un panier d'osier et une canne prolongée d'un clou, elle devient « piqueuse de crottes de chiens » (elle ignorait que 100 ans plus tard on créerait la moto-crottes mais uniquement dans un but hygiénique). Somme toute, se disait-elle, c'est un métier honorable quand on a 64 ans et qu'en plus on est borgne. Je travaille pour l'industrie du cuir, les mégisseries de Saint-Denis emploient beaucoup de confits de crottes¹. Elle avait « pensé » sa tournée : le mieux est d'aller à La Villette, les marchands de bétail ont tous des chiens !

Vous qui lisez ces lignes, avez-vous un jour essayé de faire une telle moisson ? Il faut prendre « le coup » pour piquer la canne ferrée entre deux pierres et monter sa prise ! Quelle récolte au débarcadère des bestiaux ! Le panier est vite rempli mais quelle fatigue mes amis, même l'œil est surmené d'avoir fixé tant de pavés ; pourtant, il faut aller vendre à Saint-Denis, ça fait encore une trotte !! Allons ma vieille, bouge ta carcasse !

Voici la petite place dévolue à ce commerce, il y a bien 15 rivaux installés avec des seaux pour la plupart. Les acheteurs contemplent la marchandise, la qualité guide les prix, la « sèche » est mieux cotée. Notre débutante défend sa récolte et reçoit un franc cinquante, là voilà toute joyeuse, si elle pouvait elle gambaderait comme quand !!! comme quand ? Bah, c'est si loin. C'est pas tout, il faut retourner rue Heurtault maintenant, dommage qu'elle ne peut pas s'avancer pour demain, c'est pas possible « d'engranger » dans sa chambre. Il faudra qu'elle

¹ Le confit était fait de crottes passées au pilon et mélangées dans des auges où barbotaient des cylindres de bois munis de palettes, il servait à débarrasser les peaux des parties cornées et de la chaux restante.

trouve un autre boulot pour les après-midi même si c'est moins « rapportant » que ce matin et, comme ça, elle pourra continuer d'aider sa fille si malheureuse dans son taudis de Paris.



Le ramassage des crottes

Les autres crottiers ont dit que l'époque était à la hausse car on n'avait plus la concurrence des turcs et en attendant que les allemands prennent la relève ! En parlant des crottiers, elle se rappelle sa rigolade intérieure lorsqu'elle avait vu leurs seaux de crottes en fer blanc qui naguère avaient contenu de la confiture et portaient encore les étiquettes décorées de fruits bien appétissants.

De nos jours les médias nous apprennent comment nos frontières laissent facilement « passer » de la drogue ou autres marchandises prohibées, eh bien, figurez-vous que notre

borgne a eu des ennuis à l'entrée de Saint-Denis : les gabelous de l'octroi dirent qu'elle essayait de frauder, qu'elle passait un produit chimique et devait acquitter des « droits » d'entrée. Pour cette fois, vieille roublarde, on vous laisse bénéficier de la franchise, mais qu'on ne vous y reprenne plus ! La « vieille roublarde » hoche la tête, grommela un semblant de merci, tout en se promettant déjà de faire demain un détour pour passer par une autre porte ; non mais des fois ! sur qui sont pas prêts de me revoir les bougres, c'est pas à moi qu'on va la faire !

Raymonde BESSES

GENEALOGIE au sein de la S.H.V.A.

- Nous étions présents aux premières journées séquano dionysiennes à Bobigny les 20 et 21 septembre 1997 pour fêter le dixième anniversaire du Cercle Généalogique du département auquel nous sommes adhérents.
- Aux journées nationales de la généalogie les 4 et 5 octobre 1997 qui avaient lieu cette année à Bagnolet pour le trentième anniversaire du département de la Seine-Saint-Denis.
- A la première biennale de généalogie et d'histoires des familles à Paris les 12, et 14 décembre 1997.

Toutes ces manifestations avec le C.G.E.P. (Cercle Généalogique de l'Est Parisien).

Nous rappelons que sur rendez-vous, vous pouvez rencontrer un membre de notre association, consulter le bulletin du C.G.E.P. disponible à notre siège, faire des recherches pour trouver le maillon qui vous manque. Pour participer à nos ateliers généalogiques, il ne vous faut pas être obligatoirement originaire de la Commune.

Actuellement un membre du bureau échange régulièrement avec la Moselle de l'Est, région particulièrement intéressée en raison des 1 435 familles lorraines qui se sont installées à Aubervilliers dès 1840 et dont les descendants subsistent par le nom, Karman, Finck, Heizmann, Peiffer, Unterreiner, Freyermuth, Gillet, Art, Schaeffer, etc. etc. Des expositions d'arbres généalogiques remontant jusqu'en 1590 ont été exposées à Forbach Veckerswillers, le prochain à Sarre-Union en mai 1998.

Nous restons à votre disposition

Liliane GINER

Remerciements à...

- ✧ « *La Plaine Renaissance* », qui nous a fait parvenir un document intitulé « Entre fleuve et canal », histoire de la Plaine Saint-Denis, étude réalisée par **Sophie PETIT**, dans le cadre de son diplôme d'architecture, soutenu à l'Ecole d'Architecture de Bretagne en février 1997. Cette découverte de la Plaine Saint-Denis depuis le canal constitue une approche originale et la qualité de ce document a conduit à la considérer comme un outil de connaissance et de valorisation du territoire. Il peut être consulté à notre siège ou obtenu en s'adressant à «La Plaine Renaissance», 221 avenue du Président Wilson, 93214 Saint-Denis La Plaine Cedex. Téléphone 01.49.17.83.80 - Fax 01.49.17.83.79.
- ✧ **Madame KATZ**, du Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement (C.A.U.E.) qui nous remis un magnifique ouvrage en 2 tomes, consacré au patrimoine industriel d'Aubervilliers.
- ✧ **Madame Janine CHARRON**, de la Documentation Française, pour la remise d'une très belle brochure de 168 pages intitulée « Regards sur Aubervilliers », et présentant notre Cité, ses caractéristiques, ses possibilités et ses différentes institutions.
- ✧ **Monsieur Lucien MOINGT**, qui nous a remis de magnifiques reproductions en couleur (dix huit de bâtiments et une de statue). Il nous a également remis un extrait du plan cadastral de l'immédiat avant-guerre, ainsi que le tableau matriciel correspondant, et des documents sur la fermeture en 1873 de l'abattoir de chevaux. Pour la reproduction de « Petit enfant d'Aubervilliers - chronique d'un zonard des années 40 » de Gilbert VERSTICHEL, la collection des 36 numéros déjà publiés de notre bulletin ainsi que deux réadhésions : il nous a remis 350 F, nettement plus que ce qu'il devait.

TABLE DES MATIERES

ACTIVITES DE LA S.H.V.A.....	3
LE JARDIN DE PEPERE.....	4
LES ALLUMETTES A AUBERVILLIERS.....	6
LES HALLES DE PARIS	12
UN PETIT METIER DISPARU	15
GENEALOGIE AU SEIN DE LA S.H.V.A.	17
REMERCIEMENTS A.....	18
ECRIVEZ-NOUS.....	19
ADHESION OU READHESION.....	19